

Published in The French Review (Feb 2013)

GRAINVILLE, PATRICK. *Le corps immense du Président Mao*. Paris: Seuil, ISBN: 9-782021-052671. Pp. 330. 20 €.

Agrégé de lettres et critique littéraire, Patrick Grainville récidive avec un vingt-troisième roman hyperbolique à l'érotisme délirant dans lequel beauté et monstruosité, sacré et profane, humain et animal, passé et futur, se confondent en une réalité bicéphale.

La Chine post-maoïste sert de toile de fond et Shenzhen est la grande protagoniste. Le récit s'ouvre sur un vaste panorama de la ville champignon née du volontarisme de Xiaoping, "bradeur de l'utopie maoïste" (44). La mégapole du gigantisme capitaliste chinois est une "encyclopédie de la copie" (98), une ville sans passé à laquelle manque la dimension onirique des villes historiques. Au centre s'élèvent les tours rutilantes de la finance. Les oligarques milliardaires trafiquent et roulent en voiture de luxe dans un décor sci-fi. A l'opposé grouille un petit peuple misérable de migrants et de prostituées vivant d'expédients, harcelé par le patronat et la police. Un narrateur bavard et voyeur se penche sur les entrailles de la cité pour nous offrir un spectacle de foire et glisse les panneaux en papier de riz pour guetter l'intimité de chacun.

Thomas, l'exilé auquel s'identifie le narrateur, est un de ces "professeurs" de fortune qui hantent les innombrables instituts non-accrédités et qui sur le retour d'âge se repaissent d'exotisme surfait dans les bras de quelque jeune naufragée. Thomas a pour maîtresse la belle An, qu'il partage d'ailleurs avec quelques autres. Thomas a divorcé de Mei qui l'accuse d'avoir été un mauvais mari et un père possessif envers leur fille Shan. Celle-ci par esprit de révolte fait une fugue.

Afin de retrouver Shan dans le labyrinthe de la cité, Alice, une européenne amie de Thomas et sa maîtresse occasionnelle, embrigade Shi, un ancien chauffeur de taxi son amant, bien qu'elle s'offre de temps en temps à Ding Jiao, un soldat en déroute mentale. Dans ce roman à tiroirs, tout le monde couche avec tout le monde dans une mixité parfaite, mais personne n'est heureux. Les personnages n'ont guère de densité psychologique mais nous n'ignorons rien de leurs escapades.

Mei suggère d'aller trouver Lan, un magnat du développement urbain qui vit dans son palais-hôtel, flanqué de deux mystérieuses amazones. Lan est rongé par le souvenir de sa jeune soeur Hua enlevée il y a longtemps et jamais retrouvée. On retrouve Shan travaillant sur un chantier de fouilles dans les catacombes du palais. Mieux, dans une chambre secrète de ses appartements, Lan cache un fantastique tableau, Le corps immense du Président Mao, que repeint à son gré un artiste dissident, un Ai-Weiwei dément qui aurait troqué ses lignes épurées pour un Bosch métamorphique divaguant dans un Kama Sutra protéen. Le tableau lubrique aux avatars de plus en plus délirants représente le Grand Timonier nu, ventru, fessu, mafflu, un amas adipeux de "viande pléthorique, ... un cachalot. Moby Mao" (67), entouré d'une foule servile de jeunes filles et d'éphèbes s'évertuant à animer les chairs de l'idole démystifiée, aux antipodes de sa statue officielle carapacée de bronze.

La course rituelle des chevaux sur la plage de Shenzhen compose une fresque rupestre hallucinante. Leurs croupes luisantes, leurs naseaux fumants et leurs odeurs musquées sont l'occasion pour le narrateur d'évoquer en parallèle un galbe féminin, le

halètement d'un accouplement et les parfums d'alcôve. Femmes, hommes et chevaux se fondent dans un croisement mythique des espèces, en un déferlement humain et équin s'harmonisant au rythme des vagues, cristallisant l'obsession des corps et des priapées sans fin. Cette cavalcade ainsi que les descriptions de la ville ne sont pas sans puissance lyrique.

Le style Grainville est un baroque flamboyant qui se lisse les plumes, joue la séduction mais n'évite pas toujours les termes désuets tels que "mastoc" (129) ou "cradingue" (164). Ses descriptions de la plastique chinoise s'étirent à l'envi jusqu'à basculer dans un exotisme colonialiste et ringard. La Chine de Grainville n'est ni la Chine idéalisée de Pearl Buck ni la Chine épique de Malraux.

"Dans la tête de Thomas tout était sexuel du matin au soir" (124), phrase-clef qui pourrait introduire le roman tant l'univers de Grainville est uniformément sexué. Les derniers chapitres sont expédiés, les mystères éclaircis au balai, comme s'il était temps de fermer les volets sur la ville infernale et ces vies inachevées. Le lecteur aussi referme le livre à la page 330, étourdi par le tsunami verbal. On attendait de Grainville qu'il varie son répertoire et affine son style, mais non. Le récit nous donne tout à voir et guère à penser. Le violon est devenu crinclin.

Cette Chine n'est décidément pas ma tasse d'Oolong.